

CHAPITRE 7

À LA RECHERCHE DE L'ADMIRABLE JARDIN D'ÉDEN



Le premier péché, tapisserie réalisée à Paris selon la technique des Gobelins, entre 1936 et 1961, d'après un carton de Percyval Tudor-Hart. Le peintre a conçu son œuvre pendant qu'il vivait au domaine Catarauqui avec son épouse Catherine Rhodes. (Royal Ontario Museum, 971.148)

L'ENVIRONNEMENT NATUREL DU PLATEAU DE SILLERY, AVEC SES MAGNIFIQUES VUES SUR LE SAINT-LAURENT, avait incité des officiers et des hauts fonctionnaires britanniques à s'y installer au lendemain de la Conquête. Au 19^e siècle, dans l'élan d'un retour à la nature qui caractérise cette époque, des industriels du bois y construiront des villas et aménageront des jardins paradisiaques...

Sir James McPherson Le Moine a préservé la mémoire de ces propriétés. En sa compagnie, visitons Spencer Wood, Spencer Grange et Spencer Cottage, Woodfield, Catarauqui et Beauvoir dont des vestiges intéressants subsistent à ce jour.

Mais retraçons d'abord l'origine de la fascination de l'humain pour la construction de jardins à l'image du «paradis terrestre» créé par Yahvé pour Adam et Ève.



Spencer Wood
(James Pattison Cockburn,
1830, Musée de la civilisation,
collection du Séminaire
de Québec, 1993.15176)

UN LIEU MYTHIQUE

Nombreux ont été les écrivains et les artistes qui ont tenté de traduire le mythe de l'Éden dans leurs œuvres. Un poète hébreu anonyme en donne cette première représentation dans le livre de la Genèse :

Au temps où Yahvé Dieu fit la terre et le ciel, il n'y avait encore aucun arbuste des champs sur la terre et aucune herbe des champs n'avait encore poussé, car Yahvé Dieu n'avait pas fait pleuvoir sur la terre et il n'y avait pas d'homme pour cultiver le sol. Toutefois, un flot montait de terre et arrosait toute la surface du sol. Alors Yahvé Dieu modela l'homme avec la glaise du sol, il insuffla dans ses narines une haleine de vie et l'homme devint un être vivant.

Yahvé Dieu planta un jardin en Éden, à l'orient, et y mit l'homme qu'il avait modelé. Yahvé Dieu fit pousser du sol toute espèce d'arbres séduisants à voir et bons à manger, et l'arbre de vie au milieu du jardin, et l'arbre de la connaissance du bien et du mal. Un fleuve sortait d'Éden pour arroser le jardin et de là il se divisait pour former quatre bras. Le premier s'appelle le Pishôn : il contourne tout le pays de Havila, où il y a l'or ; l'or de ce pays est pur et là se trouve le bdellium et la pierre de cornaline. Le deuxième fleuve s'appelle le Gihôn : il contourne tout le pays de Kush. Le troisième s'appelle le Tigre : il coule à l'orient d'Assur. Le quatrième fleuve est l'Euphrate. Yahvé Dieu prit l'homme et l'établit dans le jardin d'Éden pour le cultiver et le garder. Et Yahvé Dieu fit à l'homme ce commandement : « Tu peux manger de tous les arbres du jardin. Mais de l'arbre de la connaissance du bien et du mal tu ne mangeras pas, car, le jour où tu en mangeras, tu deviendras passible de mort. »

Yahvé Dieu dit: «Il n'est pas bon que l'homme soit seul. Il faut que je lui fasse une aide qui lui soit assortie.» Yahvé Dieu modela encore du sol toutes les bêtes sauvages et tous les oiseaux du ciel, et il les amena à l'homme pour voir comment celui-ci les appellerait: chacun devait porter le nom que l'homme lui aurait donné. L'homme donna des noms à tous les bestiaux, aux oiseaux du ciel et à toutes les bêtes sauvages, mais, pour un homme, il ne trouva pas l'aide qui lui fut assortie. Alors Yahvé Dieu fit tomber une torpeur sur l'homme, qui s'endormit. Il prit une de ses côtes et referma la chair à sa place. Puis, de la côte qu'il avait tirée de l'homme, Yahvé Dieu façonna une femme et l'amena à l'homme. Alors celui-ci s'écria: «Pour le coup, c'est l'os de mes os et la chair de ma chair! Celle-ci sera appelée 'femme' car elle fut tirée de l'homme, celle-ci!»

John Milton, un des plus grands poètes de la langue anglaise, a publié, en 1667, le poème épique *Paradise Lost*. On y retrouve une description du merveilleux jardin d'Éden. Écoutons-le :



Adam et Ève chassés
du paradis terrestre
Mosaique byzantine, 12^e siècle
(Cathédrale de Monreale, Palerme)

Éden s'étendait à l'est depuis Auran jusqu'aux tours royales de la Grande-Séleucie, bâtie par les rois grecs, ou jusqu'au lieu où les fils d'Éden habitèrent longtemps auparavant, en Telassar. Sur ce sol agréable, Dieu traça son plus charmant jardin; il fit sortir de la terre féconde les arbres de la plus noble espèce pour la vue, l'odorat et le goût. Au milieu d'eux était l'arbre de vie haut, élevé, épanouissant son fruit d'ambrosie d'or végétal. Tout près de la vie, notre mort, l'arbre de la science, croissait; science du bien achetée cher par la connaissance du mal.

Au midi, à travers Éden passait un large fleuve; il ne changeait point de cours, mais sous la montagne raboteuse il se perdait engouffré: Dieu avait jeté cette montagne comme le sol de son jardin élevé sur le rapide courant. L'onde, à travers les veines de la terre poreuse qui l'attirait en haut par une douce soif, jaillissait fraîche fontaine, et arrosait le jardin d'une multitude de ruisseaux. De là, ces ruisseaux réunis tombaient d'une clairière escarpée et rencontraient au-dessous le fleuve qui ressortait de son obscur passage: alors divisé en quatre branches principales, il prenait des routes diverses, errant par des pays et des royaumes fameux, dont il est inutile ici de parler.

Disons plutôt, si l'art le peut dire, comment de cette fontaine de saphir les ruisseaux tortueux roulent sur des perles orientales et des sables d'or; comment, en sinueuses erreurs sous les ombrages abaissés, ils épandent le nectar, visitent chaque plante, et nourrissent des fleurs dignes du paradis. Un art raffiné n'a point arrangé ces fleurs en couches, ou en bouquet curieux; mais la nature libérale les a versées avec

profusion sur la colline, dans le vallon, dans la plaine, là où le soleil du matin échauffe d'abord la campagne ouverte, et là où le feuillage impénétrable rembrunit à midi les bosquets.

Tel était ce lieu; asile heureux et champêtre d'un aspect varié, bosquets dont les arbres riches pleurent des larmes de baumes et de gommés parfumées; bocage dont le fruit, d'une écorce d'or poli, se suspend aimable et d'un goût délicieux...²

En référence au poème de la Bible, où Yahvé interdit à l'Homme de manger de l'arbre de la connaissance du bien et du mal sous peine d'une malédiction, le peintre Percyval Tudor-Hart conçoit la tapisserie *Le premier péché*. Dans un décor fabuleux de fleurs, de fruits et d'animaux, il imagine la scène de la tentation: un serpent sur une branche nargue Ève qui a déjà croqué la pomme et Adam qui allonge le bras pour recevoir le fruit défendu.

C'est à la suite de cette désobéissance qu'Adam et Ève furent chassés de l'Éden, comme l'illustre la mosaïque byzantine de la cathédrale de Monreale (Sicile). Après sa chute, l'Homme fut condamné à imaginer son propre Éden...

DES JARDINS FÉERIQUES

La volonté des nobles et des puissants de reproduire un lieu de délices semblable à l'Éden de la Genèse les incitera à créer des jardins féeriques. La description des Jardins suspendus de Babylone laissée par les historiens grecs, constitue le plus ancien témoignage de leur existence. Ceux-ci n'étaient jamais allés à Babylone, mais des officiers de l'armée d'Alexandre



Adam
 Détail d'une mosaïque
 romaine, 3e siècle
 (Pavillon de chasse de la Villa
 Romana del Casale, Sicile)

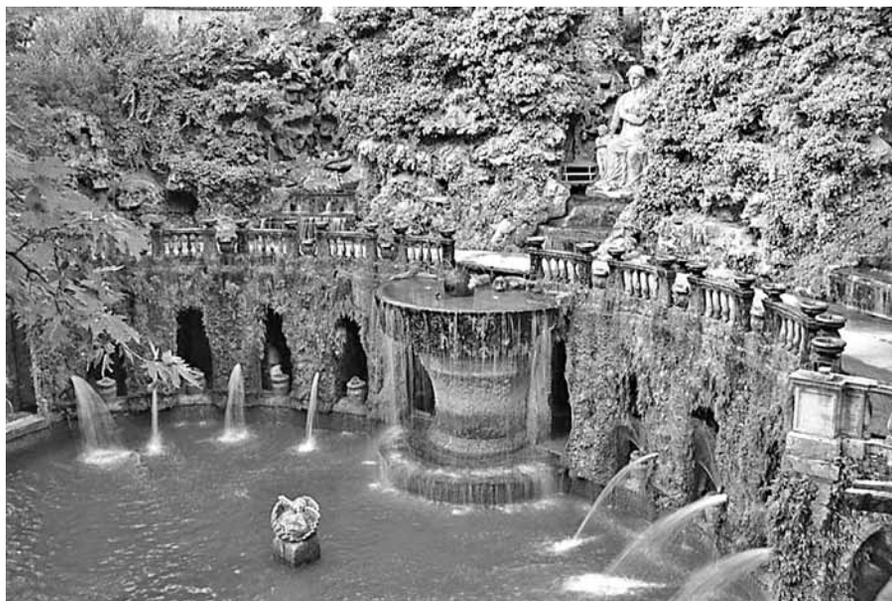
le Grand leur avaient révélé la splendeur des jardins à leur retour à Athènes, après l'effondrement de l'empire édifié par le célèbre guerrier.

Alexandre le Grand avait été séduit par les Jardins suspendus de Babylone, qui avaient été construits à proximité de l'actuelle ville de Bagdad, quelque 200 ans plus tôt. C'est dans cette ville, qu'il avait essayé de réorganiser son armée après sa difficile campagne en Asie jusqu'au fleuve Indus. Il meurt en cette ville, en l'an 323 avant notre ère.

Les Jardins suspendus de Babylone se caractérisaient par une profusion de végétaux cultivés sur des terrasses voûtées, superposées et irriguées par des cascades. Cette image est-elle légendaire ou historique ? Peu importe, car elle possède encore le pouvoir de soulever notre admiration !

Selon les croyances, la plaine de Mésopotamie déprimait Amytis, la jeune épouse du roi Nabuchodonosor II, qui était originaire de la contrée montagneuse de Médie. Le roi aurait alors conçu des jardins en terrasses pour lui rappeler, en quelque sorte, son pays natal.

En Grèce antique, l'art des jardins était également pratiqué. Ainsi, au temps d'Alexandre le Grand, le philosophe Épicure qui était en quête de la tranquillité de l'âme enseignera dans une école nommée «Le Jardin». À l'époque romaine, les villas impériales se retrouveront au milieu d'espaces délicieux favorables à la détente. Puis viendra la chute de l'empire romain... suivie d'une longue période de conflits entre les princes européens qui cherchaient à définir les frontières de leurs royaumes. Ils s'emploieront davantage à ériger des châteaux fortifiés sur des escarpements rocheux qu'à construire des jardins. La Renaissance ravivera la création de lieux paradisiaques. Les jardins de la villa d'Este conçus par Pirro Ligorio à Tivoli, dans les monts Sabins, en sont un exemple tout à fait extraordinaire.



Fontaine dans les jardins de la villa d'Este à Tivoli, en banlieue de Rome



Jardins du château
Schoenbrunn, Vienne
Ces jardins ont été dessinés
dans l'esprit de ceux de Vaux-
Le-Vicomte et de Versailles.

Le cardinal Hippolyte d'Este, petit-fils du pape Alexandre VI, avait demandé à Pirro Ligorio d'en concevoir les plans en 1544. La proximité d'un affluent du Tibre, l'Aniene, permettra à Ligorio d'aménager de multiples cascades, bassins, fontaines et viviers dans un décor classique. À l'instar des Jardins suspendus de Babylone, ceux d'Este possèdent des terrasses couvertes de fleurs et d'arbres fruitiers arrosées par des cascades. Encore aujourd'hui, les eaux de l'Aniene circulent d'un bassin à l'autre, mues par simple gravité.

La France du 17^e siècle adopte le jardin italien, mais doit délaissier le plan en terrasse en raison du manque de relief autour de la région parisienne. Entre 1656 et 1661, André le Nôtre dessine les jardins de Vaux-Le-Vicomte pour l'homme d'État français Nicolas Fouquet, vicomte de Vaux. L'aménagement est remarquable avec ses parterres de broderie en arabesques et ses jets d'eau qui encadrent une allée majestueuse.

Architecte à la cour de Louis XIV, André Le Nôtre conçoit aussi les jardins de Versailles. L'idéal néoclassique atteint ici son apogée et sera imité à travers l'Europe. Les jardins du château Schoenbrunn – résidence d'été de la famille impériale des Habsbourg – ont été dessinés par Jean Trehet, l'un des étudiants de Le Nôtre. Ils portent l'empreinte de l'architecte dont le nom symbolise la perfection des jardins «à la française».

Ces jardins sont des merveilles du génie humain. Mais la soumission du paysage aux règles de la symétrie, de l'ordre et des proportions mathématiques dans une nature excessivement domestiquée crée des agencements où l'artificiel se substitue au naturel. L'heure était venue d'un retour à la nature...

DES AMÉNAGEMENTS INSPIRÉS PAR LA NATURE

En réaction à cette esthétique maniérée, le diplomate anglais sir William Temple rédige *Upon the Gardens of Epicurus, or... Of Gardening in the Year 1685*. Il utilise le jardinage comme métaphore de la sagesse épicurienne, soit la quête de la tranquillité de l'esprit, seule véritable félicité de l'humain.

Épicure, souligne sir William Temple, a passé toute sa vie dans «Le Jardin»: il y a étudié et a enseigné que les individus peuvent vivre dans un bonheur serein renforcé par l'expérience continue de plaisirs facilement atteignables. Le diplomate ajoute que ces plaisirs émanent de l'ambiance paisible d'un environnement naturel:

La douceur de l'air, le plaisir des parfums, le feuillage des plantes, la fraîcheur et la légèreté de la nourriture, l'exercice du travail et de la marche, mais par dessus tout l'élimination des contraintes et des préoccupations, voilà qui semblent favoriser autant la contemplation que la santé, le plaisir des sens que l'imagination, autant la paix que la tranquillité du corps et de l'esprit³.

Sir William Temple propose un jardin qui reproduirait fidèlement la nature. Il rappelle à cet égard que les architectes chinois et japonais emploient toute leur imagination à créer des aménagements où la beauté est grande et frappe l'attention, mais sans ordonnance ou disposition particulière qui puisse aisément être remarquée.

Cette autre conception d'aménagement d'un jardin progresse en Angleterre et compte plusieurs partisans au début du 18^e siècle. Le 25 juin 1712, l'essayiste Joseph Addison plaide en faveur d'un aménagement paysager «irrégulier» dans le *Spectator*:

[...] Un marécage envahi par des saules, une montagne couverte de chênes ne sont pas seulement plus beaux mais aussi plus bienfaisants que lorsqu'ils sont dénudés. Les champs de maïs présentent un spectacle agréable. Et s'il voit à agrémenter la broderie naturelle des prairies par quelques ajouts artistiques et par des rangées de haies encadrées d'arbres et de fleurs, l'Homme peut transformer ses terres en un charmant paysage.

[...] Nos jardiniers britanniques, au lieu de se plier aux caprices de la Nature, aiment à la contraindre autant que se peut. Nos arbres s'élèvent en cônes, en arcs ou en pyramides. Nous constatons la blessure des ciseaux sur chaque plante et chaque buisson. J'ignore si je suis seul à penser de la sorte mais pour ma part je préfère contempler un arbre dans toute la profusion de ses rameaux et de ses branches plutôt que de le voir taillé en forme géométrique; et je me plais à imaginer qu'un verger en fleurs est infiniment plus enchanteur que tous les petits labyrinthes du parterre le plus accompli⁴.

JAMES PATTISON COCKBURN,
PEINTRE TOPOGRAPHE PAYSAGISTE

À toute fin pratique absente de l'art pictural de la Nouvelle-France, la représentation de la nature s'épanouit avec l'arrivée des officiers topographes de l'Armée britannique.

Formés dans les écoles militaires, ces officiers avaient pour tâche de reproduire le plus fidèlement possible un paysage désigné, avec toutes ses composantes jugées utiles pour livrer combat. Leurs descriptions en déterminaient souvent la stratégie et l'issue. Plusieurs officiers furent des paysagistes de talent ; le lieutenant-colonel James Pattison Cockburn compte parmi les plus illustres. Il avait été assigné à la garnison de Québec de 1822 à 1823 et de 1826 à 1832.

Artiste influencé par l'engouement des Européens pour le style pittoresque, Cockburn peint la ville de Québec et ses environs dans cette tradition romantique. Les nombreuses esquisses qu'il ramène à Londres seront reproduites en gravure sur cuivre rehaussées à l'aquarelle.

«Sa passion pour les beautés de la nature n'est satisfaite que par sa persévérance sans fin à les dessiner», souligne lady Aylmer dans une lettre, en 1831.

L'année suivante, Alexander Pope louange «l'aimable simplicité d'une nature sans fioritures» et critique l'art topiaire* d'une façon satirique dans *The Guardian*. Le poète propose un catalogue d'arbustes taillés, avec des perles comme «Adam et Ève écrasés par la chute de l'Arbre de la connaissance», «Ève et le serpent épanouis», «Une paire de géants à vendre pas cher».

À la même époque, le peintre et architecte William Kent effectue un séjour d'études à Rome où il est séduit par les tableaux de paysage des Nicolas Poussin, Claude Lorrain et Salvator Rosa. De retour en Angleterre, il dessine le jardin Chiswick de lord Burlington dans ce style appelé «Il pittoresco». Le jardin donne le coup d'envoi au mouvement «pittoresque».

Le canon néo-classique est alors abandonné en faveur d'un aménagement caractérisé par l'absence de lignes droites et par une abondance d'éléments naturels (arbres, ruisseaux, fleurs) disposés aléatoirement. À la manière des jardins asiatiques, l'eau devient le point central du jardin pittoresque : fontaines, étangs et ruisseaux animés de cascades sont intégrés harmonieusement dans la verdure. Des rocailles, des tonnelles, des charmilles et des belvédères le sont également, tandis que des bosquets d'arbres et des plates-bandes fleuries apparaissent dans les parterres.

* Cet art consiste à tailler des arbustes pour qu'ils épousent une forme particulière. Populaire à l'époque romaine, il fut remis au goût du jour à la Renaissance puis adopté par les Anglais au 19^e siècle.

Le pittoresque n'influencera pas seulement l'aménagement de jardins, mais aussi l'architecture, la littérature et la poésie. Le poème *Daffodils* de William Wordsworth s'inscrit dans ce courant romantique.

Daffodils

I wandered lonely as a cloud
That floats on high o'er vales and hills,
When all at once I saw a crowd,
A host of golden daffodils;
Beside the lake, beneath the trees,
Fluttering and dancing in the breeze.
Continuous as the stars that shine
And Twinkle on the Milky Way,
They stretched in never-ending line
Along the margin of a bay;
Ten thousand saw I at a glance,
Tossing their heads in sprightly dance.
The waves beside them danced; but they
Out-did the sparkling waves in glee:
A poet could not but be gay,
In such a jocund company:
I gazed – and – gazed – but little thought
What wealth the show to me had brought;
For oft, when on my couch I lie
In vacant or in pensive mood,
They flash upon that inward eye
Which is the bliss of solitude;
And then my heart with pleasure fills,
And dances with the daffodils.



Étang et passerelle dans
un aménagement de
tradition pittoresque
(Parc du Bois-de-Coulonge)

L'ÉDEN EN SILLERY

C'est dans cette tradition dite pittoresque que les jardins des grands domaines de Sillery seront conçus. James McPherson Le Moine souligne que les aménagements paysagers des domaines Spencer Wood et Woodfield suscitaient l'admiration des visiteurs étrangers et faisaient l'orgueil du Canada tout entier. Le peintre topographe James Pattison Cockburn nous en a laissé des images exquises reproduisant bien leur beauté naturelle.

Domaine Spencer Wood

Henry Atkinson, propriétaire du domaine Spencer Wood, voit le jour en 1790 dans la ville de York. Fondée par les Romains, la ville avait été envahie par les Angles et les Saxons au 6^e siècle, par les Vikings au 9^e, puis conquise par les Normands au 12^e. Deux siècles plus tard, elle s'affirmera comme un centre culturel important avec l'établissement d'un archevêché et d'une cathédrale. York était devenue très prospère en raison de sa localisation sur le fleuve Ouse, qui se déverse dans la mer du Nord.

À l'époque industrielle, de nombreux navires chargés de bois en provenance des pays de la Baltique remonteront le fleuve pour alimenter les chantiers de construction navale de son port. La famille Atkinson y possédait ses propres installations. Lorsque Napoléon I^{er} déclare le blocus continental, qui met leur survie en péril, Anthony et Henry Atkinson décident de poursuivre leurs affaires au Canada.

Anthony Atkinson ouvre un chantier à Sillery dès 1811; Henry vient l'y rejoindre l'année suivante. Une décennie plus tard, les frères s'associent à George William Osborne et établissent un second chantier à l'embouchure de la rivière Cap-Rouge. Henry construit la villa Redclyffe au sommet du cap, à l'endroit même où Jacques Cartier et Jean-François de La Roche de Roberval avaient tenté d'implanter une colonie; le premier, en 1541-1542, le second en 1542-1543.

De 1829 à 1833, Henry Atkinson effectue un voyage d'affaires dans les Indes, puis séjourne en France, en Italie et en Angleterre. À Londres, il rend visite à lady Ann Mary Flower Perceval, veuve de l'honorable Michael H. Perceval et propriétaire du domaine Spencer Wood.

L'honorable Perceval avait acquis le domaine en 1811 du parfumeur François Le Houiller, qui l'avait lui-même acheté du général Henry Powell* au début du siècle. Pour rendre hommage à son oncle Spencer Perceval** assassiné à la Chambre des communes de Londres, Michael Henry renomme Spencer Wood, le domaine alors appelé Powell Place.

En 1829, après un séjour d'une année avec sa famille à Florence, Michael Henry décède subitement en mer alors qu'il revient au Canada. lady Ann Mary choisit de continuer sa vie en Angleterre. En 1833, elle vend Spencer Wood à son concitoyen Henry Atkinson.



Henry Atkinson
Ce gentilhomme anglais et son jardinier Peter Lowe ont été les concepteurs des jardins du domaine Spencer Wood, aujourd'hui le parc du Bois-de-Coulonge. (Collection villa Bagatelle)

* Henry Powell avait obtenu le domaine de Jean Mayer et de Joseph-Antoine Orly en 1780. Ceux-ci l'avaient acheté du Séminaire de Québec peu de temps après la Conquête.

** Spencer Perceval, premier ministre de la Grande-Bretagne de 1809 à 1812, fut tué d'un coup de feu par John Billingham pour une raison relativement fortuite.

REDCLYFFE, DOMAINE D' HENRY ATKINSON SUR LE PROMONTOIRE DE CAP-ROUGE

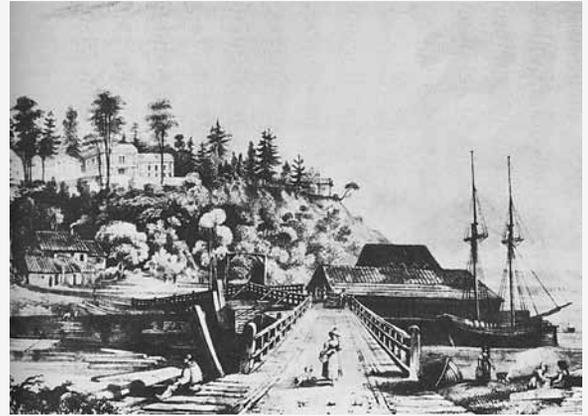
James Le Moine trace un tableau idyllique du domaine Redclyffe / Carouge Cottage :

Le pittoresque cottage de M. Atkinson, qui date de 1820, agrandi depuis, appartient maintenant à M. Amos Bowen. Voyez-le, perché comme une aire d'aigle, parmi les verts sapins qui couronnent le cap escarpé haut de près de deux cents pieds; le majestueux Saint-Laurent en baigne la base, laissant tout juste aux voitures un étroit sentier, un prolongement de la rue Champlain. À l'ouest de la piazza de cette habitation aérienne, surtout du petit pavillon accroché au flanc du cap, l'oeil embrasse, vers le sud-ouest, un panorama immense.

[...]

M. Atkinson, en se taillant un domaine en plein bois, fit comme aurait fait un habile jardinier paysagiste. Il appela à son secours, il sut adapter le pays, les arbres, les rivières, les collines et les vallées au tableau qu'il entendait créer – un paysage difficile à égaler même à Sillery où la nature a tant fait.

Le site à sa disposition, un plateau bien boisé, avait une superficie de plus de cent acres et une exposition méridionale. Il eut bientôt dressé un plan, une carte du lieu. Parterres à fleurs, verger, bowlingrin pour un Archery Club, jardin, potager, pâturages, fontaine jaillissante, sentiers perdus dans la forêt aboutissant à un ruisseau ou à un siège rustique, haies vives pour masquer les fossés ou les clôtures: tout naîtra, se transformera, se terminera, comme par enchantement⁵.



Carouge Cottage near Quebec

(Artiste inconnu, v. 1835, Bibliothèque et Archives Canada, collection Peter Winkworth, R9266-1986)

Le domaine Spencer Wood était situé au coeur de l'ancienne châtelainie de Coulonge. À l'instar de nombreux Européens cultivés et riches de l'époque, Henry Atkinson se passionnait pour l'horticulture et rêvait de convertir Spencer Wood en un parc jardin à l'anglaise. Sous les bons soins de cet horticulteur de talent et de son jardinier écossais, Peter Lowe, Spencer Wood deviendra l'une des plus belles propriétés de la banlieue de Québec.

En 1846, Peter Lowe présente dans son *Journal* une liste étonnante des légumes, des fruits et des fleurs qui étaient cultivés à Spencer Wood tout au long de l'année, dans les jardins pendant l'été et dans les serres chaudes pendant l'hiver. On retrouve les légumes suivants: pomme de terre, carotte, navet, onion, asperge, poireau, artichaut, chou de Bruxelles, céleri, endive, chou-fleur, brocoli, concombre, chou, champignon et persil; les petits fruits de la région – framboise, bleuet, groseille – la rhubarbe, les pommes ainsi que des fruits exotiques tels que pêche, poire, cerise, melon, figue, raisin de Corinthe et autres variétés de raisins; les fleurs, notamment les azalées, rhododendrons, dahlias, digitales, hydrangés, cactus ...

LA VIE AU DOMAINE SPENCER WOOD À L'ÉPOQUE DE LA FAMILLE PERCEVAL

M^{me} Peter Sheppard raconte à James McPherson Le Moine⁶:

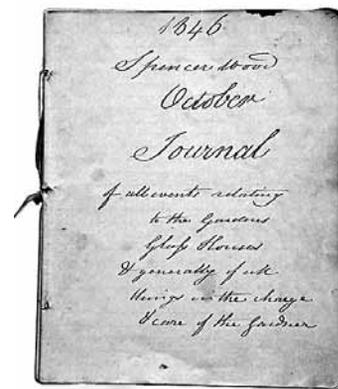
Adolescente, j'ai eu le bonheur de passer de nombreuses journées dans la famille Perceval, qui, comme moi, était follement amoureuse de la musique. Elle ouvrait sa maison chaque lundi, une semaine pour la danse, l'autre pour la musique (laquelle je n'ai jamais manquée, afin de jouer de la harpe). Elle offrait également de grands dîners: parmi les habitués, je me souviens de l'honorable Mathew Bell et de son épouse (M^{me} Bell était une McKenzie de Trois-Rivières), de Miss Bell (M^{me} Walker), de sir John Pownal, des Montizambert, de Gaspé, Baby et d'autres. Il est possible qu'après un demi-siècle je me trompe sur certains de ces noms.

M. Perceval était membre du Conseil législatif et receveur des douanes, poste impérial qui lui octroyait des émoluments annuels de 8000 livres. Les hautes sociétés anglaise et française étaient aussi bienvenues l'une que l'autre sous son toit hospitalier. Son épouse, jolie et distinguée, était la fille aînée de sir Charles Flower, devenu lord maire de Londres en 1809; à 18 ans, elle avait rempli la fonction de lady mairesse lorsque son père était devenu veuf. Elle avait amené 40 000 livres en dot à son mari et avait subséquemment hérité d'une somme de 100 000 livres. Elle était éminemment bien préparée pour occuper Spencer Wood avec élégance, sa beauté, son raffinement et ses manières engageantes rendaient ses réceptions tout à fait charmantes. Sa formation était parfaite: elle maîtrisait l'anglais, le français, l'italien et le latin qu'elle avait assidûment étudiés et dont elle avait instruit elle-même ses enfants – au nombre de dix – en plus de leur avoir enseigné le piano, la harpe et le dessin. Plutôt que les fins travaux d'aiguille, ses filles avaient appris à réparer leurs vêtements et à maîtriser la simple couture. Ceci ne les empêcha pas de trouver de brillants partis. La famille quitta Spencer Wood en 1828 pour un séjour à Florence, Italie, qui devait durer un an. Mais l'honorable Perceval mourut en mer le 12 octobre 1829 et la famille ne revint jamais.

Je peux également me rappeler du temps où lady Dalhousie et M^{me} Sheppard, de Woodfield, venaient à Spencer Wood pour leurs excursions de botanique. Spencer Wood était aussi un lieu de villégiature favori de lady Aylmer en 1832; à une époque plus ancienne, en 1818, la famille du duc de Richmond avait l'habitude de venir se récréer dans ses jardins et d'y prendre ses repas avec les plus jeunes.

Cette dame charmante et adorée, ma vieille amie, Anne Perceval, mourut le 23 novembre 1876 au château Lewes à Stornaway, Écosse, propriété de son gendre, sir James Matheson. À l'âge avancé de quatre-vingt-sept ans, elle laissa ainsi le meilleur des souvenirs.

(Traduction de l'auteure)



Journal des activités de Peter Lowe dans les jardins et les serres du domaine Spencer Wood, octobre 1846 (Collection villa Bagatelle)

Avec l'annexion d'un jardin d'hiver à leur villa, les familles bourgeoises disposaient de légumes et de fruits frais pendant la saison hivernale et jouissaient d'un environnement fleuri. Écoutons James McPherson Le Moine :

Un riche négociant de Québec, feu M. Henry Atkinson, l'ancien président de la Société d'Horticulture de Québec, et que je crois pouvoir nommer à bon droit le père de l'horticulture artistique parmi nous, avait ajouté à son pittoresque manoir (maintenant la résidence de M. Amos Bowen) au haut de la falaise de Cap-Rouge, un petit réduit en verre chauffé à l'eau chaude, où il cultivait ses chères fleurs en hiver, longtemps avant l'époque où il avait, à Spencer Wood, ses mémorables étalages de fleurs, de fruits, ses jets d'eau, etc.

[...] Grâce aux habiles jardiniers que l'Angleterre et surtout l'Écosse nous a envoyés, nous pouvons admirer autour de Québec un genre de culture fort soigné, de riches serres chaudes où mûrissent sous le verre, le raisin le plus délectable, des pêches succulentes, de suaves nectarines (brugnons), des abricots, des bananes, des ananas d'un goût et d'un arôme exquis; des figues, etc., et dans les couches souterraines, de la rhubarbe, des champignons, d'appétissantes salades, au temps des frimas⁷.

Hunting at Spencer Wood (1852)
(Anonyme, *Royal Ontario Museum*, 956.53.5)



À l'instar d'autres industriels de Sillery – notamment James McInenly et William Sheppard – Henry Atkinson éprouve des difficultés financières après l'abandon par la Grande-Bretagne de son système de protection tarifaire sur le bois. En 1850, il se résigne à louer une partie du domaine Spencer Wood au gouvernement du Canada-Uni pour quatre ans, avec option d'achat.

Son goût pour la nature l'incitera à protéger le boisé. Il fait donc inscrire au contrat que le gouvernement pourra modifier la villa et ses dépendances, voire le jardin, mais qu'il ne pourra abattre d'arbres, sauf en des endroits où il serait nécessaire d'ajouter des annexes ou des dépendances.

Le gentilhomme se retire dans son manoir Spencer Grange qu'il avait fait ériger en 1844 dans la partie ouest de son domaine.

Lorsqu'il cède définitivement Spencer Wood au gouvernement, en juin 1854, Henry Atkinson spécifie que la propriété devra être utilisée «for the public uses of the Civil Government of the said Province of Canada for ever⁸». Cette clause prend toute son importance en 1966 lorsque le gouvernement du Québec décide de ne pas reconstruire le château du Bois-de-Coulonge : le domaine devient un parc public *de jure*.

C'est ainsi que l'actuel parc du Bois-de-Coulonge peut être considéré comme l'héritage d'Henry Atkinson aux Québécois.

En 1858, Henry Atkinson lègue Spencer Grange ainsi que Bagatelle à sa nièce Mary Harriet Atkinson et son mari James McPherson Le Moine. Il s'établit à Nice, où il décède en 1862.



Kiosque dans le parc du Bois-de-Coulonge.

James McPherson Le Moine dépeint Spencer Wood à l'époque où Henry Atkinson en était le châtelain :

Nous nous rappelons le temps où cette imposante propriété s'étendait depuis Wolfefield, dans le voisinage de Marchmont, jusqu'au méandrique ruisseau de Belle-Borne, qui coule tout juste au-delà de la loge du concierge à Woodfield, vers l'ouest; le ruisseau historique de Saint-Denis, que le lieutenant général Wolfe gravit pour vaincre ou mourir, le traversait à Thornhill. C'était alors un domaine de plus de cent acres, une digne résidence pour le plus fier baron que l'Angleterre eût pu nous envoyer comme vice-roi.

Borné à l'est et à l'ouest par deux ruisseaux, isolé de la grande rue par un épais bocage de chênes, d'érables, de pins, et d'ormes, forêt pour ainsi dire vierge, ne livrant que ça et là passage à la lumière à travers le labyrinthe de ses avenues; paysage saisissant, dont les ombrages estompaient les teintes douces des tapis de verdure: le tout était digne d'une demeure ducale. Un jardin féerique de fleurs aujourd'hui, hélas! bien rétréci, était situé en arrière du château, au nord; jadis, il eut le privilège d'attirer bien des regards. Il y avait aussi un grand jardin fruitier et potager bien entretenu, il était émaillé de plates-bandes de fleurs; le centre était orné de la plus charmante fontaine circulaire en marbre blanc, alimentée par un filet d'eau vive du ruisseau Belle-Borne, au moyen d'un appareil hydraulique sous terre; des balcons, des belvédères étaient érigés dans des endroits pittoresques au-dessus de précipices béants et sur deux pointes dont l'une regardant Sillery et l'autre, l'île d'Orléans; ce fut le lieu de maintes réunions où l'on prenait le thé, où l'on faisait sauter le champagne. Faut-il aussi mentionner les pavillons, les chaises rustiques perdues dans les bocages, un superbe boulingrin et des places de jeux?

La villa elle-même renfermait une collection choisie de peintures de grands maîtres, une bibliothèque bien assortie d'ouvrages rares et de valeur, de missels romains enluminés, de riches portefeuilles avec gravures curieuses, de statues, de gracieuses statuettes, de médailles, d'objets de l'art achetés par le propriétaire durant quatre années de séjour en Italie, en France et en Allemagne; c'est ainsi que nous nous rappelons *Spencer Wood* aux jours radieux du passé, alors que c'était la résidence embellie d'un homme de goût, feu M. Henry Atkinson, président de la Société d'horticulture de Québec⁹.

Comme l'avait demandé Henry Atkinson, le boisé du domaine Spencer Wood sera respecté dans son intégrité par le gouvernement du Canada-Uni à l'époque des gouverneurs et par le gouvernement du Québec à l'époque des lieutenants-gouverneurs. Mais le vaste espace d'esprit pittoresque qui



Le grand parterre du parc du Bois-de-Coulonge, sa fontaine et ses massifs de fleurs

s'étendait à l'avant du château avec ses bosquets d'arbres sera transformé, à la fin du 19^e siècle, en un jardin d'inspiration classique.

Le jardinier Louis Chollet introduit une plate-bande de fleurs de forme ovale au centre d'une allée majestueuse qui s'allonge depuis le château jusqu'au kiosque élevé en bordure de la falaise par Henry Atkinson, ou peut-être même par Michael Henry Perceval. Ce bijou architectural sera démoli en 1913, lorsque la pointe du cap est tronquée pour permettre le passage de la voie ferrée du Transcontinental. Il est reconstruit selon le modèle original en 1915.

Le Moine détaille le panorama qui s'offrait à la vue depuis le kiosque :

Au temps jadis le pavillon qui s'élève au coin sud-ouest fut le lieu de nombreuses réceptions de thé. D'ici le panorama est magnifique. Il serait cependant difficile de dire si la vue qui s'y présente n'est pas surpassée en magnificence par celle du coin est...

En face on y observe le rivage de Lauzon, avec sa rivière Bruyante (Etchemin), ses chantiers maritimes, ses nombreux quais, le terminus du chemin de fer Richmond, les villages et les églises de Notre-Dame-de-Lévis, de Saint-Jean-Chrysostome et de Saint-Romuald¹⁰.

(Traduction de l'auteure)

La plate-bande ovale est remplacée dans les années 1915-1918 par une fontaine. Selon certains, il s'agit d'une reproduction de la fontaine circulaire de marbre blanc qui jadis décorait le jardin fruitier du gentilhomme Atkinson.



Massifs de tulipes et d'azalées
dans le parc du Bois-
de-Coulonge

À la suite de l'incendie de la résidence du lieutenant-gouverneur, le 21 février 1966, et de la décision du gouvernement du Québec de ne pas la reconstruire, le domaine vice-royal est ouvert au public, en accord avec la clause inscrite dans le contrat du 24 juin 1854. Mais l'absence d'une volonté politique pour assurer son entretien éloignera les visiteurs qui avaient d'abord été nombreux. Ce n'est qu'en 1986, après 20 ans de négligence, que Québec entreprend de lui redonner sa splendeur d'autrefois.

À proximité du pavillon d'entrée du parc du Bois-de-Coulonge, on créera un étang où poussent nénuphars et autres plantes aquatiques dans la tradition pittoresque. Les habitués du parc se rappelleront qu'en ce même endroit, il n'y a pas si longtemps, l'eau affleurait le fond d'une dépression naturelle du terrain au printemps. Ils se rappelleront aussi que l'humidité du sol y favorisait la croissance d'une multitude d'iris versicolores, emblème floral du Québec.

Bien que les documents d'archives ne fassent pas état d'un aménagement paysager spécifique en ce lieu au temps d'Henry Atkinson, il est permis de penser qu'à la faveur de la présence du ruisseau Saint-Denis, cette partie du domaine s'harmonisait parfaitement avec le décor pittoresque du 19^e siècle.

Le parc du Bois-de-Coulonge couvre environ 60 acres. Son boisé composé d'arbres à feuilles caduques – érable à sucre, chêne rouge, orme d'Amérique, hêtre – et de résineux – épinette blanche, mélèze européen et

pin – occupe la moitié de sa superficie. Le visiteur d'aujourd'hui est convié à se promener dans les sentiers qui serpentent le boisé, comme le faisaient jadis Henry Atkinson et ses invités.

Au printemps, des massifs d'azalées et de rhododendrons fleurissent dès la mi-mai sous les pins à l'abri du vent encore frais, tandis que des milliers de tulipes s'épanouissent au soleil à la sortie du boisé. En cette saison où la nature émerge de son long repos hivernal, pommiers, pommiers, cerisiers, marronniers, magnolias, lilas et arbustes de toutes sortes se chargent de fleurs pour le plus grand plaisir du promeneur. La féerie printanière se continue à l'été et à l'automne avec les plates-bandes de fleurs mélangées à l'anglaise, de roses, d'astilbes, de pervenches, de cotonéasters, de chrysanthèmes...

L'ancien domaine Spencer Wood – merveille de l'horticulture en Amérique du Nord au 19^e siècle – revit aujourd'hui comme un lieu public sous l'appellation «parc du Bois-de-Coulonge».

Le souhait qu'avait formulé Henry Atkinson s'est réalisé...

Domaine Spencer Grange

Comme nous avons pu le constater depuis le début de ce chapitre, c'est grâce aux écrits de sir James McPherson Le Moine qu'il nous est aujourd'hui possible de nous pénétrer de la vie et de l'atmosphère des grands domaines de Sillery. Son témoignage sur Spencer Grange – domaine où il a vécu pendant un demi-siècle avec son épouse Harriet et leurs filles Sophia Annie et Jeannette – est typique :

Lorsque Spencer Wood devint la résidence vice royale de lord Elgin, l'ancien maître du domaine, feu Henry Atkinson, en réserva la plus petite moitié, à l'ouest où il se fit construire une jolie villa qu'il nomma Spencer Grange.

Le gouvernement y érigea à l'est une haute muraille en briques, entre les deux domaines, pour la culture des fruits en espalier. Spencer Grange, qui comprend à peu près quarante acres de terre, se rétrécit vers le fleuve, en une pointe d'un arpent de front; un pittoresque pavillon ou belvédère, penché au dessus d'une murmurante cascabelle créée par le ruisseau Belle Borne, domine cette pointe, d'où l'on obtient une charmante vue du fleuve.

Bientôt l'on vit surgir à cet endroit des serres, des conservatoires, des parterres, une bibliothèque, plus considérables que ce qui s'était vu à Spencer Wood même.

Le paysage aux deux places n'est pas identique. L'incomparable spectacle du fleuve, etc., en ce dernier lieu, est remplacé par des charmes d'un autre genre: c'est la forêt combinée avec la mise en scène d'un parc anglais en minia-



Ce mur de brique élevé entre les domaines Spencer Wood et Spencer Grange vers 1850 sépare aujourd'hui le verger du parc du Bois-de-Coulonge et le quartier résidentiel du parc Lemoine.

ture : «A Woodland Scene» comme l'entendait celui qui en conçut l'idée.

Un coquet castel au milieu d'un bois, des massifs de chênes, d'érables, etc. groupés symétriquement au sein d'une verte prairie; une longue avenue, frangée d'un côté d'arbres forestiers; de l'autre, d'une haie vive, mène à la demeure. En face un orme séculaire, des sentiers dérobés dans la fo-

DE SPENCER GRANGE À CLERMONT À SPENCER WOOD

L'honorable René-Édouard Caron, qui avait été locataire du manoir Spencer Grange pendant quelque six ans, fit construire la villa Clermont lorsqu'il dut le laisser à son propriétaire, Henry Atkinson. Nommé lieutenant-gouverneur du Québec en 1872, il cédera Clermont au marchand de bois Thomas Beckett.

James McPherson Le Moine donne cette description élogieuse du domaine de la famille Caron :

Clermont se trouve à environ une acre de la grande route, à trois milles de Québec; elle est élégante, confortable, cossue. Le bosquet ombreux qui la masque est une plantation tracée par l'ancien occupant il y a 25 ans à peu près; elle a poussé d'une manière tout à fait prodigieuse. Le point de vue de la véranda et de l'arrière de la villa est magnifique à l'extrême. À l'ouest de la demeure, ceinte d'arbres forestiers – vraie barrière contre nos blizzards du nord – se trouve le jardin de fleurs et de fruits que madame Caron a créé, une source perpétuelle l'arrose, sa riche terre noire produit des légumes en grande abondance, et les phlox, les lis, les pensées, les roses de M. Beckett figurent en général en bonne place au palmarès de la Société d'Horticulture de Québec, dont il est membre actif.

D'après l'un de nos historiens les plus dignes de foi, l'abbé Ferland, Clermont serait situé à l'endroit même où l'un des premiers missionnaires de Sillery, le frère Liégeois, trouva la mort aux mains d'un parti d'Indiens. Cela se passa au printemps de 1655. Le missionnaire aidait les colons à construire une petite redoute pour protéger leurs champs de maïs et de blé contre les incursions ennemies. À la vue de Clermont, à Sillery, en 1881, manoir somptueux d'un marchand qui a réussi, le souvenir remonte deux siècles en arrière, ici même où chaque arbre eût pu cacher un féroce Iroquois, porteur de mort.

De la coupole de Clermont on découvre un panorama merveilleux. Le regard qui se dirige vers le nord se pose sur des cimes dodelinantes d'épinettes, de sapins et de pins.

Du côté du sud-est et de l'ouest, tout ou presque donne de l'effet au paysage. Tout en bas, à vos pieds, le grandiose Saint-Laurent précipite ses eaux, animées de sa flotte de navires marchands et de ses terrains de bois de flottage; à mi-côté, l'église de Saint-Romuald; en face de vous, la rivière Etchemin, ses moulins, ses quais encombrés de bois de pin, à l'ouest la grondante Chaudière, la «Rivière Bruyante» de l'ancien temps; dans le lointain, par un clair matin, vous voyez aussi, très nettement, les pentes des Montagnes Blanches du Maine¹².



Clermont, villa du ministre de la Justice, M. Caron (Charles Baillairgé, Bibliothèque et Archives Canada PA-181358)

rêt primitive à l'ouest, longeant l'historique ruisseau Belle Borne, dont le cours intercepté dans ses méandres alimente un petit étang, abreuvoir chéri des grives et des merles à l'aube, puis se précipite à une hauteur d'une centaine de pieds dans Woodfield Harbor après avoir reflété au soleil levant les prismes de l'arc-en-ciel; deux jardins, l'un pour les fruits, l'autre pour les fleurs, disposés en terrasses et ceints de haies de lilas et d'arbustes pour masquer les clôtures et les bâtiments de ferme: tels sont les agréments les plus notables que M. Atkinson se plut à semer sur son nouveau domaine.

Ajoutez-y une pelouse unie ou boulingrin pour le croquet et le *lawn tennis*, une volière, un musée ornithologique et archéologique, une nouvelle façade plus imposante au corps de logis, surmonté d'une tourelle, où flotte, les jours de gala, le pavillon du Canada, présenté pour Spencer Grange par les propriétaires des villas environnantes; et vous aurez une idée de cette résidence depuis qu'elle passa en 1860 à celui qui trace ces lignes¹¹.

Sophia Annie hérite de la villa Spencer Grange et du pavillon Bagatelle au décès de son père, le 5 février 1912. Elle s'établit dans la maison familiale avec son mari Francis Bell Forsyth Rhodes et leurs filles Lily Bell, Frances Maud et Gertrude. Mais à la suite du décès de son mari et de sa fille Gertrude en 1926, Sophia Annie déménage à Bagatelle. En 1934, elle cède la villa Spencer Grange aux Sœurs de Sainte-Jeanne d'Arc qui la convertissent en un lieu de repos pour les prêtres malades ou retraités.



Bagatelle et son jardin à l'anglaise conçu par Henry Atkinson v. 1850.

Jardin du cottage Bagatelle

Henry Atkinson nomme «Bagatelle» le cottage qu'il fait construire dans le domaine Spencer Wood en 1849, en souvenir de la folie «Bagatelle» du comte d'Artois. Ce bâtiment situé à l'orée du Bois-de-Boulogne, en banlieue parisienne, était le résultat d'un pari entre le comte et sa belle-soeur Marie-Antoinette. Celle-ci avait défié le comte de transformer, en un endroit digne de la recevoir et en seulement deux mois, le pavillon de chasse délabré qu'il venait d'acquérir. D'Artois releva le défi: dès le surlendemain, l'architecte Bélanger lui remettait les plans pendant que 900 ouvriers arasaient le pavillon et que des convois de matériaux réquisitionnés arrivaient au chantier.

La folie du comte deviendra éventuellement la propriété de lord Henry Seymour, marquis de Hertford et ami d'Henry Atkinson. La beauté de son jardin – aménagé en 1784 dans le style pittoresque par le jardinier écossais Thomas Blaikie – avait charmé Atkinson lors d'une visite chez le marquis, en 1835. Il essaiera d'en traduire l'essence dans un jardin miniature autour de Bagatelle, à Sillery. James Le Moine présente ce joyau :

Dans le coin ouest des terres de *Spencer Grange*, une dépendance que l'on voit du chemin: *Bagatelle*. C'est une pittoresque villa à l'italienne, d'une architecture capricieuse; l'entourent des arbres, des sièges rustiques, des allées, un jardin d'agrément miniature. Un petit belvédère donne sur le chemin Saint-Louis et permet un joli coup d'oeil au nord sur la chaîne bleue des montagnes; en été, elle se laisse deviner sous les feuilles vertes ou pourpres de quelques vignes vierges luxuriantes, notre lierre américain, qui grimpent tout autour. À Bagatelle habitait en général un attaché de *Spencer Wood*, du temps de lord Elgin et de sir Edmund W. Head¹⁴.

Domaine Woodfield

En acquérant le domaine Samos du Séminaire de Québec en 1762, Thomas Ainslie, receveur des douanes à Québec, aura été le premier Britannique à s'établir à Sillery. Il reconstruit la villa de M^{gr} Herman Dosquet de Samos qui avait été détruite pendant les bombardements de 1759. «Seuls les murs étaient restés debout», raconte l'écrivain et homme politique Philippe Baby-Casgrain¹³. Thomas Ainslie renomme le domaine Woodfield, en raison de son emplacement dans le vaste boisé que constituait le plateau de Sillery.

Après quelques années passées à Woodfield, Thomas Ainslie déménage à Québec et vend sa propriété au juge Adam Thomas Mabane. Celui-ci y vivra paisiblement avec sa sœur Isabella jusqu'à ce que le colonel Benedict Arnold de l'Armée américaine réquisitionne la villa et la convertisse en un hôpital après la défaite du 31 décembre 1775 à la barricade Près-de-ville (aujourd'hui entrée de la rue Petit Champlain).

Les Américains quittent Québec au printemps et laissent la villa dans un état pitoyable. Le juge Mabane profitera de l'indemnité que lui a accordée le gouvernement pour la restaurer et la transformer en l'une des plus belles résidences de la banlieue de Québec, comparable à Montmorency House et Powell Place.

Piètre administrateur, Thomas Adam Mabane laisse de nombreuses dettes à son décès et Isabella sera obligée de louer Woodfield pour calmer les créanciers. Un des distingués locataires en sera le premier évêque anglican de Québec, Jacob Mountain. Il y vivra avec sa famille de 1796 à 1802.

Ce poème romantique composé par George Jehoshaphat Mountain¹⁵, un des fils de Jacob Mountain, chante la beauté du domaine :

O, must I leave thee, Woodfield? sweet retreat
 From the world's busy strife delightful seat
 Of rural beauty, where with bounteous hand
 Nature hath lent her charms to grace thy land.
 How can I part? How leave thee, charming place?
 How leave the beauties which adorn and grace
 Thy boundaries? thy rich fields, abundant food
 To cattle lending, and thy verdant wood
 Thy firs, thy venerable oaks, thy shades
 Thy purling rivulets, thy deep cascades
 Forming a pleasant contrast to the eye?
 Thy views, in which no their spot can vie?
 And, now, by a cruel fate, severed from thee
 Wherever 'tis my destiny to flee
 Still, I'll remember thee, O Woodfield dear!
 And still on thee will drop a tender tear.

Isabella Mabane vend Woodfield en 1805 au directeur des Forges du Saint-Maurice, Mathew Bell, qui le revend dix ans plus tard au marchand



Villa Sheppard à Woodfield
 (James Pattison Cockburn,
 1831-1832, Bibliothèque et
 Archives Canada, C-003251)

de bois William Sheppard. Le nouveau châtelain ajoute un *conservatory* et une tour observatoire à la résidence, des pavillons de service, des serres pour la culture des vignes à raisins et fait aménager de superbes jardins pittoresques. En 1842, la villa Woodfield disparaît dans un incendie. William Sheppard en entreprend aussitôt la construction, raconte Le Moine :

Peu de temps après l'incendie, l'on fit bâtir une nouvelle demeure sur un emplacement d'où la vue serait plus choisie, parmi des chênes et des pins vénérables. Elle domine une vaste pelouse; à mi-distance, le Saint-Laurent; tout au loin, la rive Sud constellée de maisons de campagne d'aspect agréable. M. Sheppard traça une nouvelle voie d'accès mettant l'entrée un peu plus près de Québec que l'ancienne avenue, épousant les sinuosités du ruisseau Belle-Borne puis l'abandonnant d'une courbe remarquable pour arriver, parmi des groupes d'arbres, à la villa. Cette voie est un des plus grands attraits de l'endroit¹⁶.

Mais la famille Sheppard ne vivra dans ce jardin d'Éden que cinq années. Si florissante dans les anses de Sillery pendant la première moitié du 19^e siècle, l'industrie du bois se ressent des conséquences de l'abolition des privilèges de commerce par la Grande-Bretagne. William Sheppard avait investi l'essentiel de sa fortune dans cette industrie. Il doit déclarer faillite. En 1847, il cède Woodfield à Thomas Gibb :

Woodfield changea de mains en 1847; M. Thomas Gibb en fit l'acquisition, puis l'échangea avec son frère, M. James Gibb, riche marchand de Québec, président de la Banque de Québec, qui ajouta beaucoup à la beauté du domaine. Avec les améliorations et les embellissements faits par le propriétaire précédent, Woodfield est un des endroits les plus majestueux et les plus séduisants du Canada, vanté à juste titre par M. J. May Smith, de Philadelphie, éditeur de l'*Horticulturist*, qui l'a visité avec quelques amis en 1857. Celui-ci déclare dans cet ouvrage: À Woodfield, M. James Gibb possède l'un des endroits les plus charmants de tout le continent américain. Le décor tout entier est un enchantement. Il y a là de tout: des pelouses bien entretenues, des serres à raisins et des serres chaudes, des serres pour toutes sortes de température, des jardins exhalant le parfum des fleurs les plus exquises où les plus beaux tiennent une place remarquée, ainsi que toute espèce de fruits que l'on peut faire pousser. Le voyageur qui n'a pas vu Woodfield n'a pas vu le Canada à son meilleur¹⁷.

Il semble bien que la construction d'un admirable jardin d'Éden en Sillery avait été réalisée! Mais le mauvais sort continuera à s'acharner contre Woodfield. En 1867, la villa est à nouveau la proie des flammes. James Gibb abandonne Woodfield. Un paradis s'évanouissait...



Domaine Catarauqui
Rocaille aménagée par
Catherine Rhodes et Mary Stuart

Dix ans plus tard, les Rédemptoristes, qui avaient charge de la paroisse St. Patrick, acquièrent la partie est du domaine et la convertissent en un cimetière à l'usage des Irlandais. La remarquable allée et les sentiers qui avaient été dessinés par William Sheppard sont intégrés dans le plan du cimetière¹⁷. Ces vestiges demeurent à ce jour des témoins importants d'une époque fastueuse.

Domaine Catarauqui

L'histoire des jardins du domaine Catarauqui commence avec l'arrivée du gouverneur général du Canada à l'été 1860. On a tout lieu de croire que le domaine possédait un jardin à l'époque de James Bell Forsyth (1835-1850) et d'Henry Burstall (1850-1860), mais aucun document d'archives n'en fait mention.

Tout sera mis en œuvre pour embellir les jardins de la propriété vicé-royale et ainsi recevoir dignement le prince de Galles et le prince Napoléon. Leur séjour inaugure une ère d'aménagements paysagers remarquables qui donnera naissance au parc actuel.

Le gouverneur sir Charles Stanley Monck réintègre Spencer Wood dès que sa villa est reconstruite. Catarauqui est mis aux enchères en 1863. Le banquier Charles E. Levey en fait l'acquisition et confie le soin des jardins au réputé jardinier Peter Lowe. Il fait bâtir une serre de 28 mètres de long pour la culture de la vigne* et fait ajouter un jardin d'hiver à l'ouest de la villa.

Écoutons Le Moine rappeler le plaisir que procure une telle annexe pendant le long hiver canadien :

Un jour de grand froid, durant l'hiver, nous avons eu le plaisir de contempler du salon de Catarauqui, par la porte vitrée qui donne sur le conservatoire, les collections rares de plantes exotiques qu'il contient, véritable massif de verdure et de fleurs.

Le soleil couchant rehaussait le tout de sa douce lumière et ses rayons scintillaient d'une manière fantastique dans cette

* James Le Moine énumère les variétés de raisins qu'on retrouvait dans les serres de Catarauqui : Black alicante, Foster's seedling, Muscat Hamburg, Lady Downs, Golden Hamburg, Black Hamburg, Joslyn's St. Albans Muscat of Alexandria, Sweet water, Black St. Peters.

végétation tropicale d'une splendeur achevée, alors qu'aux alentours du conservatoire les conifères, enguirlandés de neige, faisaient signe de leurs branchages à l'astre du jour, dans notre air canadien dégagé et tonifiant. L'été et l'hiver se conjuguèrent en un même paysage : les tropiques avec la luxuriance de leurs magnolias, qu'une simple vitre séparait du royaume du vieux bonhomme Hiver et de ses familiers vivaces, le pin et l'érable.

Le contraste, ravissant, fournissait une preuve nouvelle du confort et du luxe dont le négociant européen entoure sa demeure lorsqu'il s'établit au Canada. En effet, est-il plaisir plus grand, durant notre hiver arctique – et cependant vivifiant –, que de passer d'un confortable salon, animé d'un âtre rougeoyant, dans un pavillon floral pour y respirer l'haleine de l'orange et de la rose tandis que le regard se laisse char-

PERCYVAL TUDOR-HART, ARTISTE PEINTRE CANADIEN

Percyval Tudor-Hart voit le jour à Montréal en 1873 d'un père canadien, Frederic Hart, et d'une mère américaine, Eleanor Tudor, de Boston. Alors qu'il n'était encore qu'un enfant, il réalise de jolis dessins qui sont conservés dans l'album *Early Sketches by the Children from Nature*.

Son goût pour l'art l'amènera à s'inscrire à l'Académie Julian puis à l'École des beaux-arts de Paris. En 1896, il expose l'autoportrait *Le viveur de cabaret* au salon de la Société des artistes français. Peu après, Percyval Tudor-Hart s'embarque avec ce tableau à destination de Boston pour y visiter la famille Tudor. Croyant avoir reconnu une œuvre du grand maître Rembrandt, les douaniers confisquent le tableau et en confient l'examen à des experts. Un oncle grand amateur d'art et un ami de la famille certifieront que Percyval est bien l'auteur de l'œuvre. Ils le tirent de cette situation embarrassante²⁰.

En 1903, Percyval Tudor-Hart ouvre sa propre école de peinture près des jardins du Luxembourg.



Percyval Tudor-Hart et son épouse Catherine Lily Rhodes, v. 1935 (Collection villa Bagatelle)

Catherine Rhodes viendra y étudier en 1909. À la suite du décès de son épouse Nellie en 1917, le peintre transfère son école à Hampstead, près de Londres. Quelques années plus tard, il se remarie avec Nancy Richard Hallowell. Celle-ci décède en 1931, laissant Percyval dans un désespoir profond.

À l'automne 1933, alors qu'il voguait vers Montréal sur *l'Empress of Britain*, Percyval Tudor-Hart envoie un télégramme à Catherine Rhodes et lui demande s'il peut lui rendre visite. Catherine accepte. Elle retrouve le professeur de peinture qui lui avait plu dès leur première rencontre, 15 ans plus tôt. Leur mariage est célébré à Sillery le 1^{er} juin 1935.

Tudor-Hart installe son atelier dans une dépendance du domaine Cataraqui, et c'est là qu'il poursuit le dessin de la tapisserie *Le premier péché*. Ce chef-d'œuvre sera exécuté en France selon la technique des Gobelins par le licier Léo Belmonte et par René Badonnet, après le décès de Belmonte en 1956. Catherine Tudor-Hart offre la tapisserie au *Royal Ontario Museum*.



Ce parapet de pierres a été construit par Percyval Tudor-Hart vers 1936.

mer par le camélia à la floraison virginale ? Les wisterias, les spirées, les azalées, les rhododendrons et les daphnés odoriférants y entremêlent leur arôme ou leurs teintes exquis¹⁹.

Charles Elzéar Levey décède le 29 août 1880 et sa veuve Jemima Boxer, le 23 janvier 1893. Les époux sont enterrés au cimetière Mount Hermon. Leur fils unique Charles Ernest et son épouse Catherine Cox continueront à vivre au domaine encore une dizaine d'années. Ils s'établiront ensuite dans le comté d'Essex, en Angleterre. Le vieux jardinier écossais Peter Lowe prend alors sa retraite après avoir travaillé toute sa vie dans les jardins de Sillery.

Le 5 octobre 1905, Godfrey William Rhodes, fils du colonel William Rhodes, propriétaire du domaine voisin Benmore, achète Cataraqui et s'y établit avec son épouse Lily Jamieson et leur fille adoptive Catherine.

La présence d'imposants rochers près de la falaise suggérera à Catherine et à son amie l'architecte paysagiste Mary Stuart la création de rocailles. Ce type d'aménagement paysager était la conséquence de l'exploration de la montagne et de la découverte de plantes alpines. Ces plantes sont intégrées dans les rochers pour simuler un paysage de montagne. Les rocailles du domaine Cataraqui demeurent à ce jour un attrait particulier de ses jardins.

Au décès de son père en 1932, Catherine hérite du domaine. Le 1^{er} juin 1935, elle épouse le peintre Percyval Tudor-Hart, qui lui avait enseigné la peinture à Paris.

Une nouvelle page s'ouvre dans l'histoire du domaine... Sous la gouverne de Percyval Tudor-Hart, l'aménagement de tradition pittoresque des jardins évolue vers une configuration qui met davantage l'accent sur de vastes espaces ouverts gazonnés. Ce nouveau traitement des lieux fait penser à celui que l'architecte paysagiste Frederick Todd avait effectué dans le parc des plaines d'Abraham quelque 20 ans plus tôt.

Tudor-Hart entreprend les travaux de terrassement devant la villa Cataraqui dès 1936 : des béliers mécaniques arrachent des plantes, des arbres et déplacent des centaines de tonnes de terre. De légers monticules sont savamment ordonnés pour simuler les flots de la mer lorsque le vent court dans l'herbe. La pelouse descend en pente douce jusqu'au mur de pierres qu'il a fait construire en bordure de la falaise.

Le peintre s'adonnera en outre à la culture de la vigne à raisins dans les serres chaudes, à la plantation d'arbres fruitiers, à l'organisation d'un potager et de jardins de fleurs à l'arrière de la villa. Près de la véranda, Catherine crée une roseraie autour d'un bassin où s'ébattent des poissons rouges et un îlot de fleurs à l'anglaise, à l'est de la villa.

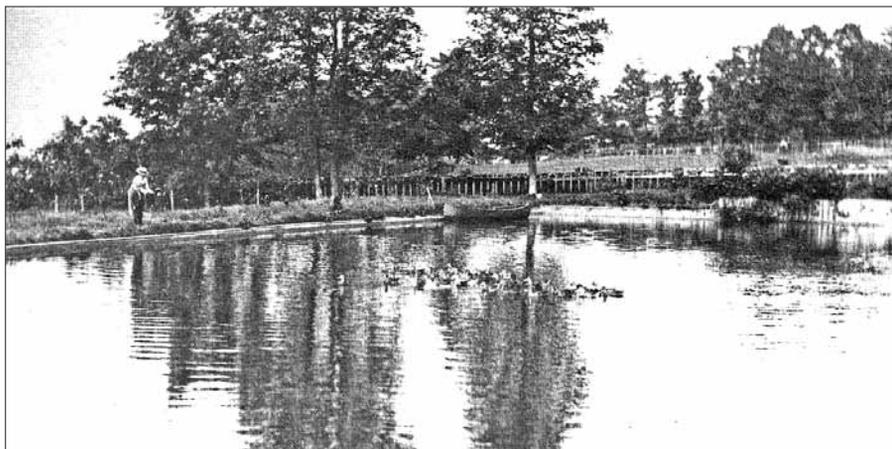
Percyval Tudor-Hart s'éteint à Cataraqui le 8 juin 1954, à l'âge de 81 ans, Catherine Rhodes en avril 1972, à l'âge de 84 ans. Les époux reposent au cimetière Mount Hermon.

Jadis situé en pleine campagne, le domaine Cataraqui s'intègre aujourd'hui dans un milieu maintenant totalement urbanisé. Il constitue un exemple exceptionnel d'un domaine jardin à l'anglaise – dernier témoin d'une façon de vivre qui existait encore à Sillery, il y a à peine plus d'un quart de siècle.

Domaine Beauvoir

À la belle époque de Sillery, Beauvoir possédait le lustre des autres domaines que nous avons visités dans ce chapitre. Ses propriétaires Andrew W. Cochran, Henry Le Mesurier et Richard R. Dobell avaient tracé des sentiers dans son boisé et créé des plates-bandes de fleurs en bordure d'une vaste clairière. Ils avaient en outre doté le domaine de serres et endigué le ruisseau Saint-Michel pour créer un étang. Écoutons James McPherson Le Moine :

Le charme principal de Beauvoir provient de sa belle pelouse et du boisé qui la surplombe, rappelant ainsi les nombreuses belles demeures de l'aimable Angleterre. Son propriétaire, M. Dobell,



Étang dans le domaine Beauvoir
à l'époque de la famille Dobell
(Archives de la ville de Québec,
NO 1527)

poursuit des activités commerciales; il est depuis plusieurs années le plus important négociant dans le marché du bois.

En 1865 nous avons fait ainsi allusion à cette éclatante maison canadienne que le spectre de la mort allait bientôt assombrir:

Au sud de la route Saint-Louis, à côté de la villa *Clermont*, on remarque une demeure soignée blottie parmi des pins immenses et d'autres arbres; elle domine une pelouse en pente traversée d'un petit ruisseau, face aux Etchemin Mills. Ce bâtiment est une de nos plus anciennes maisons de campagne anglaises.

La mémoire de trois générations marque l'endroit. Aimeriez-vous jeter un coup d'oeil sur la vie domestique telle qu'elle se passe à Sillery? Alors suivez cette bande de garçons bruyants, aux visages rougeauds sous leurs casquettes de Lennoxville, canne à pêche et carabine en main, alors qu'ils dévalent les marches étroites et à pic qui les mèneront jusqu'à la baie plus bas.

Voyez comme ils courent, pressés d'atteindre le quai de ce joli petit bateau, le Falcon, ancré dans le courant, posé comme un oiseau sur le fil de la fameuse rivière. Attendez une minute et vous apercevrez la grand-voile faser dans la brise²¹. (Traduction de l'auteure)

En 1922, le diocèse de Québec achète Beauvoir pour y implanter l'École apostolique Notre-Dame. Quelques années plus tard, l'institution est transférée à Lévis et le domaine est cédé aux Maristes. Ceux-ci utilisent la villa comme lieu de résidence et ajoutent des annexes pour leur maison d'enseignement. Le ruisseau et l'étang disparaissent ainsi que les terrasses qui descendaient naturellement vers la falaise. Le domaine est morcelé et sa partie ouest devient un quartier résidentiel. à ce jour, seule subsiste la villa.

LA MÉMOIRE DE CETTE ÉPOQUE GRANDIOSE, ALORS QUE DES JARDINS de Sillery rivalisaient avec les plus somptueux aménagements du continent, est encore perceptible au promeneur qui se laisse porter dans des lieux exceptionnels comme le parc du Bois-de-Coulonge ou le sentier pittoresque qui suit le haut de la falaise, depuis la Pointe-à-Puisseaux jusqu'au domaine Beauvoir.

La perspective du fleuve d'est en ouest, qui jadis tenait sous son charme les Henry Atkinson, William Sheppard, James Gibb, James McPherson Le Moine, René-Édouard Caron, Charles E. Levey, Henry Le Mesurier et Richard Reed Dobell, ne manque jamais de nous émerveiller.